

Sans confort ni indifférence

Guy Ahier

Volume 4, Number 6, April–May 1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/35118ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Ahier, G. (1985). Sans confort ni indifférence. *Ciné-Bulles*, 4(6), 21–21.

d'être privés, ils perdent leur individualité pour se confondre à une masse d'informations elle aussi impersonnelle. C'est à la lumière de ceci que l'on se demande comment la réalisatrice a pu convaincre ces personnes d'offrir à la caméra un instant, souvent le plus dur, de leur vie intime ? Que penser de cette jeune femme, visiblement désespérée, qui accepte de se faire avorter devant une caméra et toute une équipe de tournage, elle qui préfère se rendre seule à la clinique pour ne pas mêler les siens à son problème ? Comment, finalement, ne pas nous sentir mal à l'aise nous, spectateurs, face à un écran qui, plutôt que de nous donner le rôle de participants, nous fait voyeurs ? Lorsqu'il s'agit de cinéma de fiction, on peut jouer le jeu du voyeurisme - plusieurs cinéastes le réussissent bien - mais lorsque la réalité devient le principal acteur, c'est l'intégrité des témoignages qu'il faut préserver, quitte à ne pas les présenter.

Gaëtan Gravel
Montréal

Sans confort ni indifférence

La réalité est multiple. Il revient au cinéaste d'en laisser voir ce qu'il peut et de s'y fondre au besoin. C'est ce que fait, avec brio, Gilles Blais dans *Les illusions tranquilles*, film documentaire sur le Bic, village pris comme microcosme du Québec de l'après-référendum.

Dans ce moyen métrage de cinéma direct produit et distribué par l'Office national du film, Gilles Blais, à partir d'un projet de film sur la crise, parle de la situation des jeunes - des sans-emploi et de ceux qui en ont un - à travers un lien dramatique, une élection municipale au Bic, le canevas du film.

Deux principaux candidats s'affrontent : Francis Gagné, fonctionnaire à Rimouski, maire sortant appuyé par une équipe péquiste et Valois Doucet, ancien maire, commerçant du village, né au Bic et entouré de gens de l'endroit. Comme le souligne le narrateur, le contraste entre les deux équipes est frappant.

À l'aide des images - très belles - du caméraman Roger Rochat, Gilles Blais présente, au rythme traditionnel des saisons, la vie habituelle du village, troublée par quelques événements : les gens du Bic bloquant l'accès au parc national à des travailleurs de l'extérieur et une grève de la fonction publique qui donne à entendre quelques commentaires suffisants et décrochés de la réalité.

L'état de crise, Gilles Blais le retrouve surtout chez ce monsieur Rousseau qui fait appel au bien-être social pour la première fois de sa vie et chez ces jeunes, opprimés par les considérations des autres sur leur état et par un avenir qui leur semble bouché. Le travail effectué au montage, notamment sur la bande son, les oppose à un jeune cordonnier qui estime avoir réussi : emploi sûr, marié, bientôt papa.

Dans le milieu, il se trouve encore des exutoires comme cette ligue d'improvisation qui sert de point de ralliement à une communauté qui ne trouve pas sa place sur la carte culturelle officielle.

Le ton chaud et sensible du film doit beaucoup à Gilbert Sicotte, la voix du réalisateur. Le commentaire du cinéaste qui semble se chercher, lui aussi, à travers les événements qui animent le village où il a longtemps vécu, constitue un des meilleurs atouts du film.

Mais le rêve de Gilles Blais et des gens de sa génération semble devoir s'effacer doucement, chassé par la collusion habituelle de la Chambre de commerce, du boulanger et des autres, par leur force d'inertie. Ceux qui sont allés à l'école parce que cela doit bien servir à quelque chose d'y aller avaient fait un rêve...

Au village, on a eu le réflexe conservateur. Le pouvoir étranger fait peur, on a donc mis en selle quelqu'un du cœur du village, pas d'autour. Le mérite du film est de faire saisir ce qu'est vraiment cette *voix du peuple* qui, dans les circonstances, a peut-être eu un réflexe sain.

En ces temps difficiles cependant, il est dommage pour une génération qui a cru sincèrement au changement comme en quelque chose de souhaitable de voir ce retour à la case départ. Pour la symbolique, qu'on pense à ce train qui arrive au Bic, ce train d'où débarque une vieille dame qui revient...

Guy Ahier
Matane

Après Duplessis, jusqu'à Bourassa : le cinéma de la mémoire

Le dernier long métrage de Jean-Claude Labrecque, *Les années de rêves*, propose un retour au Québec des années 60. Faisant suite aux *Vautours*, ce film constitue le deuxième volet d'une trilogie consacrée aux 30 dernières années de l'histoire du Québec. Il aura fallu près de 10 ans pour que le projet de Jean-Claude Labrecque, une véritable réussite, soit porté à l'écran.

L'action du film se situe au sortir des années tranquilles. Années d'espoir, d'illusion aussi. Le bonheur semblait à portée de main pour Louis et Claudette qui, dans l'impétuosité de leur jeunesse, entreprennent leur vie commune. Louis nourrit une confiance sans borne en l'avenir mais, sans diplôme ni argent, il n'est jamais sûr d'un emploi. Claudette doit donc travailler afin que le ménage puisse joindre les deux bouts.

Les années passent. Claudette est inquiète et avec raison : Louis milite avec acharnement pour toutes sortes de causes. Un syndicat qu'il tente de mettre sur pied lui vaut la perte d'un premier emploi. La grève des chauffeurs de taxi à laquelle il a participé un peu trop sérieusement ne lui vaudra-t-elle pas d'être mis à la porte une deuxième fois ?